



Cyclisme sur piste A 105 ans, Robert Marchand parcourt 22,528 km en une heure. >> 19



Tennis Hopman Cup. Brillante en simple, Belinda Bencic a effacé la défaite de Roger Federer face à l'Allemand Zverev avant de gagner le double en sa compagnie. Le duo affrontera la France en demi-finale. >> 24

SPORT

17
LA LIBERTÉ
JEUDI 5 JANVIER 2017

Jalonnée de multiples coups du sort, la carrière de Jean-Claude Spielmann a été riche et atypique

La «tronche» du judo fribourgeois

<< PIERRE SCHOUWEY

Judo >> A première vue, la série intitulée «Que sont-ils devenus?» ne lui semble pas dévolue, tant Jean-Claude Spielmann fait partie du paysage du judo fribourgeois depuis quatre décennies. Mais au-delà de son travail de l'ombre actuel – celui de former inlassablement des judokas dans son dojo – le Marliinois peut se targuer d'un parcours hors du commun qui mérite, disons-le franchement, un bon coup de projecteur. Les précédents coups de projecteur, Jean-Claude Spielmann les a répertoriés méticuleusement dans un classeur, «mais je me suis arrêté en 2002». Il tourne les pages ornées de coupures de presse d'une poigne ferme. La même poigne qui lui a permis, en 1986 puis en 1988, de devenir champion de Suisse en individuel (-60 kg).

«Tu n'as aucune chance»

L'histoire d'amour entre le judo et celui qui a été honoré d'un 6^e dan il y a deux ans est pourtant singulière. Elle débute, un peu par hasard, en 1973. «Je devais choisir un sport à l'école et j'ai opté pour le judo. Mon père m'a demandé ce que c'était, j'ai répondu que je n'en avais aucune idée, sourit-il. Il payait ma cotisation et, en échange, je promettais de ne pas faire le singe.» Le deal fonctionne. Après quelques années de «tourisme sur les tatamis», le tout frais vingtenaire, miné par des problèmes personnels qu'il ne souhaite pas ressasser, clame à la surprise générale: «Dans cinq ans, je serai champion suisse!»

«Je suis toujours meilleur lorsqu'on ne croit pas en moi»

Jean-Claude Spielmann

Les moqueries fusent. Personne ne prend au sérieux le frère jeune homme qu'il est. «Avec les volées que je subissais sur les tatamis, c'était normal. Des copains venaient me voir chaque week-end, et s'amusaient à chronométrer le temps que je tenais debout.» Or, à force de deux, voire trois entraînements quotidiens, celui qui n'avait même pas une médaille fribourgeoise à son actif entame sa mue et tient parole. Mieux, il s'illustre à l'échelle continentale en décrochant un 5^e rang inespéré aux championnats d'Europe de Belgrade, en 1986. «Le coach national m'avait dit: «On t'envoie là-bas, mais tu n'as aucune chance.» Bien lui en a pris: je suis toujours meilleur lorsqu'on ne croit pas en moi.»

Les JO à portée de main

Et alors que l'on commence à croire enfin en sa force de caractère au-dessus de la moyenne, une blessure au genou vient freiner l'irrésistible ascension. En pleine bourre, c'est le cœur lourd que le poids léger voit



Jean-Claude Spielmann dans son dojo, portant fièrement la photo d'archive du podium final lors de sa victoire aux championnats romands de 1986. Vincent Murith

«J'étais trop blanc pour la cérémonie d'ouverture»

Son rêve olympique, Jean-Claude Spielmann l'a vécu par procuration, à travers Sacha Denanyoh, l'athlète togolais, fribourgeois d'adoption, qu'il entraînait au quotidien.

A Pékin en 2008, puis à Londres quatre ans plus tard, plusieurs aventures rocambolesques ont jalonné ses olympiades. «A Pékin, je n'ai pas pu participer à la cérémonie d'ouverture, car j'ai été jugé trop blanc pour la fédération togolaise», sourit-il aujourd'hui.

Mais le summum de l'injustice était à venir. Le Fribourgeois se fait «voler» son accréditation pour Londres par le président de la Fédération togolaise de judo. «Pour faire le travail ou trouver des sponsors, on est seul. Peu de monde veut retrousser les manches, mais tout le monde veut être sur la photo.» Mais quand il s'agit de combattre, et pas seulement sur les tatamis, Jean-Claude Spielmann n'abdique jamais. «On a fait pas mal de bruit en envoyant des lettres au président togolais, aux journalistes locaux, traduites en plusieurs langues ou en créant une page de soutien sur les ré-

seaux sociaux.» Sans coach, Denanyoh débarque à Londres, s'entretient avec le président togolais du CIO et rétablit la situation: Jean-Claude Spielmann saute dans le premier avion pour la capitale anglaise, assistera au 11^e rang pris par son protégé, et participera même à la cérémonie de clôture. «Le président de la fédération de ping-pong m'avait prêté son costume. Il était trop petit, les chaussures aussi. En plus je portais une minerve», se remémore-t-il.

En 2008, il s'en est fallu de peu pour que le Marliinois emmène David Papaux, son autre poulain, aux Jeux. «C'est un de mes plus gros regrets», souffle Spielmann, qui s'est aussi occupé de Ludovic Chammartin durant quelques mois. «En 2002, l'entraîneur national ne voulait pas de David. Il nous a fait sortir par la porte, et on est rentré par la fenêtre», image le vainqueur du Prix de l'Etat de Fribourg en 2007. Et d'exemplifier: «David s'était fait rétamé aux championnats d'Europe. Dans l'enchaînement, j'évoque les championnats du monde avec l'entraîneur national. David était à côté et me donnait des coups de coude pour me faire taire.» >> PSC

BIO EXPRESS

Naissance
Le 2 octobre 1961 à Fribourg.

Famille
Marié à Sabine, il habite à Marly et travaille à 50% comme electricien.

Carrière
Il commence le judo à 14 ans au JAKC Fribourg, puis rejoint le JC Galmiz en 1983 avec lequel il accède à la LNA par équipes en 1983. Il rejoint le JC Marly en 1992, club dans lequel il entraîne toujours aujourd'hui.

Le judoka
12 x champion fribourgeois, 9 x champion romand, double champion suisse (1986 et 1988), 5^e place aux championnats d'Europe (1986) Par équipes: accession en LNA avec Galmiz (1983) et Morat (1993).

L'entraîneur
Débute en 1977 au JAKC Frib. A la tête de Morat, Fribourg/Marly, Marly. Coach national en 2009 et s'occupe de David Papaux, Sacha Denanyoh et Ludovic Chammartin.

Distinctions
Prix de l'Etat de Fribourg en 2007. Il est honoré d'un 6^e dan début 2014.

les Jeux olympiques de Séoul de 1988, pourtant à portée de kimono – une 5^e place dans un tournoi international suffisait à composer son billet – lui filer sous le nez. «Au retour d'un camp au Japon, deux judokas me sont tombés dessus alors que je combattais à côté», souffle-t-il.

Un coup du sort qui prêterite son rêve, mais pas son moral ni sa capacité de résilience. «Le médecin m'a dit que si je pouvais remarquer, je pouvais être content, se remémorer-t-il. Quand j'ai pu marcher, j'ai voulu courir. Quand j'ai pu courir, je suis remonté sur les tatamis. Et quand j'ai repris le judo, je suis allé en équipe nationale.» Aussi significatif soit son retour, le train est passé. Jean-Claude Spielmann participera à ses deuxièmes championnats d'Europe, en 1991, mais sans le succès ni le culot d'antan. Il s'épanouit aussi par équipes, à Fribourg, Galmiz, Morat et Marly.

En parallèle, et ceci depuis sa majorité, Jean-Claude Spielmann transmet l'amour avec un grand A du judo à son prochain. Voilà bientôt trente ans que le JC Marly récolte les fruits de cet entraîneur – «éducateur, plutôt», aime-t-il préciser – dévoué. Il y consacre, en cumulant ses activités de chargé de cours à l'Université de Fribourg et son rôle à la tête de l'équipe marlinoise, pensionnaire de LNB, près de 60 heures par semaine aujourd'hui. «Il faut être fou pour faire tout ça. J'ai raté une fois une semaine d'entraînement. Sept ou huit personnes m'ont remplacé...»

L'énième coup du sort

En 1996, il crée sa propre école de judo. La conséquence, encore, d'un coup du sort. «Mon employeur d'alors était contraint de baisser mon pourcentage de travail à 50%. Ma femme, Sabine, m'a poussé à réaliser mon rêve.» Ancien centre régional, le dojo pour lequel Jean-Claude Spielmann a dépensé 200 000 francs afin de devenir copropriétaire, voit passer des centaines de têtes blondes. Ambitieuses ou non. «Avant, je ne pensais qu'à la compétition. Désormais, avec du recul, je peux accepter que certains soient dans une autre recherche, fassent du judo juste pour le plaisir. Mais si l'on clame son ambition, je ne tolère pas que le travail ne soit pas en adéquation.»

Les discours transpire le franc-parler, sans faux-semblant: «Je suis une tronche pour les personnes qui m'apprécient, et une sale tronche pour les autres», glisse malicieusement l'ancien coach national. «Au moment du décompte final, je n'ai pas envie d'avoir été qu'un simple consommateur sur cette terre, mais un acteur.»

La discussion arrive à son terme. Encore une anecdote, pour la route? «Non, je ne crois pas.» Puis une heure après l'interview, arrive ce SMS: «C'est grâce à ma blessure en 1986 que j'ai rencontré ma femme. Elle était secrétaire médicale. Comme quoi, je n'ai pas tout perdu!» Ah, ces coups du sort... >>